

Scénario catastrophe : désordre après la guerre froide. Partie 1

John MUELLER

Dans son discours d'adieu à la présidence en janvier 1953, Harry Truman envisageait l'avenir avec confiance. Selon lui, il ne faisait aucun doute que la menace du Communisme, "problème majeur de notre époque", finirait par être résolue. De "ce monde tant espéré et qui émergera tôt ou tard", il dressa les grandes lignes : "une nouvelle ère", un âge d'or fantastique, où notre capital, nos compétences et nos connaissances seront libérées des contraintes de la défense et enfin consacrées entièrement à des fins pacifiques partout dans le monde.. pour en finir avec la pauvreté et la misère humaine sur terre ... il n'existera aucune limite à ce que l'on pourra entreprendre" [1]. Il semblerait que nous soyons entré dans la nouvelle ère dont parlait Truman.

La Guerre Froide semblait à l'époque insoluble : neutraliser la force soviétique, comme l'observait Henry Kissinger en 1976, "est une nécessité qui ne nous quittera pas et peut-être ne sera-t-elle jamais complètement résolue [2]. En 1986, Zbigniew Brzezinski affirmait que "le conflit américano-soviétique n'est pas une aberration temporaire mais une rivalité historique qui persistera longtemps" [3]. La menace communiste internationale a non seulement été résolue comme l'affirmait Truman, mais de plus elle a complètement disparu. Au cours de ce processus remarquablement bref, tous les problèmes majeurs qui perturbaient depuis près d'un demi-siècle les relations internationales des grands pays, mieux connus sous le nom de Grandes Puissances, ont virtuellement été résolus : on citera l'occupation impopulaire et souvent brutale de l'Europe de l'Est par les Soviétiques, la division artificielle et préoccupante de l'Allemagne, la coûteuse et virulente compétition militaire entre l'Est et l'Ouest ; compétition qui restait toujours dangereuse et dégénérait parfois en crise ouverte, la lutte idéologique entre un communisme autoritaire, expansionniste, qui encourageait la violence et une démocratie capitaliste sur la défensive et parfois affolée.

Cependant, bien que nous soyons aujourd'hui plus libres que jamais d'utiliser notre capital, nos compétences et nos connaissances scientifiques pour éliminer la pauvreté et la misère humaine, il semblerait que cet « âge d'or » ne soit pas encore arrivé. Bien

entendu, la phrase de Truman est exagérée, elle frise même dangereusement la poésie, et interprétée dans le sens d'une utopie insouciance, elle décrit un rêve inaccessible. Cela-dit, même si Truman était parfois un peu rêveur, il était bien trop réaliste pour croire à la perfection absolue. Une grande partie de notre réticence à adhérer à son idée provient de la manière dont nous avons tendance à regarder le monde. Celle-ci nous empêche d'accepter l'idée que nous puissions vivre dans un tel âge d'or même si celui-ci vient frapper à la porte. Le personnage principal de la pièce de George Bernard Shaw "Homme et Surhomme" illustre bien ce phénomène : *"Dans la vie il y a deux tragédies : l'une est de ne pas réaliser ses désirs, l'autre est de les réaliser"*.

Même si la plupart des problèmes qui ont hanté la planète au cours du dernier demi-siècle, problèmes majeurs pour reprendre les termes de Truman, ont été résolus, la quête incessante d'autres sujets de préoccupations se poursuit de plus belle. Et s'est par conséquent répandue la conception selon laquelle les affaires internationales sont devenues aujourd'hui particulièrement tumultueuses, instables et complexes. Cette idée a été reprise si souvent qu'elle sonne aujourd'hui comme un *mantra*. Ainsi Bill Clinton proclamait-t-il en 1993, dans son discours d'investiture à la présidence que "le nouveau monde est plus libre mais moins stable" et le Directeur de la CIA de l'époque, James Woolsey, non sans une touche d'intérêt corporatiste, faisait part de sa conviction que "nous avons abattu un gigantesque dragon qui nous barrait la route mais nous vivons désormais dans une jungle infestée d'une diversité déconcertante de serpents venimeux" [4]. Son prédécesseur à la CIA, Robert Gates, abondait en son sens : "Les événements des deux dernières années nous ont précipité dans un monde beaucoup plus instable, turbulent, imprévisible et violent" [5]. Cette idée a aussi trouvé un écho favorable auprès de nombreux spécialistes des relations internationales qui tentent de s'adapter à un champ en pleine mutation où les anciens paradigmes ne fonctionnent plus et qui voient leur discipline perdre de son attrait. Ainsi, pour Stanley Hoffmann, "la question de l'ordre est devenue bien plus complexe qu'auparavant" [6].

Pour parvenir à une telle conception, cinq procédés ont été utilisés : le passé a été simplifié, un biais eurocentrique a été introduit, les définitions ont été modifiées, les critères ont été rehaussés, et les problèmes auparavant mineurs ont vu leur importance réévaluée.

Simplification du passé : les souvenirs de la guerre froide

Les conclusions tirées sur la complexité du monde après la Guerre Froide sont en partie issues d'un schéma remarquablement simplifié de ce qui s'est réellement produit durant cette période. Ce phénomène est lié à notre manière de regarder le passé avec une certaine myopie, à le reconsidérer de manière beaucoup plus bienveillante, simpliste et innocente qu'il ne l'était en réalité [7]. Aussi favorable que soit le cours des événements actuels, le passé semble toujours meilleur. Et, plus on y réfléchit, plus on se considère malheureux comparativement à autrefois. Il y a bien des "âges d'or", mais nous ne les vivons jamais, ils se sont toujours enfuis quelque part : dans le bon vieux temps ou dans un avenir inaccessible.

Par exemple ceux qui se souviennent, avec nostalgie des "happy days" des années 50 oublient le Mac Carthisme, la guerre meurtrière en Corée, ou encore le malaise profond suscité par la menace apparemment sérieuse du communisme, avec sa volonté d'"enterrer" l'Ouest en 10 ou 20 ans tout au plus, inquiétudes entretenues par les prévisions de la CIA selon lesquelles le PIB de l'Union Soviétique représenterait le triple de celui des Etats-Unis en l'an 2000 [8]. Dans la même veine, il faut rappeler les propos de Woosley qui estimait que la menace de Guerre Froide pouvait être résumée succinctement et brièvement puisque notre adversaire est "une seule puissance dont les intérêts menacent fondamentalement les nôtres" [9]. Ou encore, l'opinion de Thomas Friedman du *New York Times* selon laquelle "tout ce que les hommes politiques avaient à faire était de tourner leurs compas en direction des conflits régionaux pour voir quelle position allait adopter Moscou et en déduire immédiatement celle de l'Amérique" [10]. Et la conviction de Meg Greenfield de *Newsweek* pour qui "déterminer les intérêts des Etats-Unis à l'étranger est devenu une tâche plus difficile depuis la disparition de la menace uniforme, clairement définie et comprise par tous" [11].

Malgré tout la menace du communisme était changeante, multiforme et extrêmement complexe. Il y avait la plupart du temps deux sources principales de menace, la Chine et l'URSS et non pas une seule. Ainsi, le défi relevé par la guerre du Vietnam provenait de la Chine et non de l'Union Soviétique [12]. De plus, les Chinois et les Soviétiques, même s'ils menaçaient conjointement l'Ouest, étaient le plus souvent en profond désaccord, parfois presque en guerre, sur les stratégies et les tactiques à adopter, ce qui compliquaient encore plus les choses [13]. Dans la plupart des cas, il était extrêmement difficile d'adopter une position : les Etats-Unis ont soutenu la Chine contre les Soviétiques en Angola, ont été pendant des années pour le moins perplexes sur l'attitude de Fidel Castro à Cuba, mais ils ont rejoint le camp

soviétique pour soutenir la création de l'Etat d'Israël, ainsi qu'un régime gauchiste en Tanzanie, et parce qu'ils considéraient que la plupart des insurrections communistes étaient liées d'une manière ou d'une autre à des troubles internes, ils n'ont jamais pu déterminer si certains pays, comme le Mozambique, devaient ou non être considérés comme des pays communistes.

Friedman et d'autres peuvent bien penser que la politique du containment et ses implications théoriques sur la gestion de l'expansionisme soviétique, fournissait une ligne directrice claire et un code de conduite limpide qui garantissaient la cohérence de la politique extérieure américaine, la réalité de la Guerre Froide nous suggère au contraire qu'il y eut surtout des hésitations et des improvisations dans l'application de cette politique. A peine la politique du containment était-elle formulée, que Truman laissait la Chine rejoindre le camp communiste. Eisenhower quant à lui se refusa à engager des moyens militaires pour empêcher la victoire communiste en Indochine mais il tint bon sur les îles de Quemoy et Matsu au large des côtes chinoises. Kennedy pour sa part voulait consolider les positions anticommunistes au Sud Viet-nam, mais au même moment il accordait le contrôle effectif du Laos aux communistes. La politique du containment aurait pu constituer une ligne de conduite utile mais elle n'a en réalité guère facilité la formulation d'objectifs politiques. Ainsi, les Etats-Unis et leurs alliés se disputaient fréquemment sur la manière dont ils devaient faire face à la menace "menace uniforme, clairement définie et comprise par tous", telle que la qualifiait M. Greenfield.

En fait, si la période d'après-guerre Froide ressemble à une jungle infestée de serpents venimeux, la Guerre Froide quant à elle était une jungle dominée par au moins deux dragons *et* infestée de serpents venimeux dont certains étaient de divers types, sinueux et le plus souvent d'une complicité ambiguë et sournoise avec l'un ou l'autre des deux dragons. Déterminer laquelle de ces jungles est la plus préférable et la moins complexe semble évident. *La Guerre Froide constituait une complexité supplémentaire dans les relations que les Etats-Unis entretenaient avec un grand nombre de pays.* Ainsi, les Etats-Unis ont du traiter Mobutu comme un dictateur qui avait mené son pays à la ruine mais un dictateur qui se trouvait à leurs côtés dans la Guerre Froide. Aujourd'hui, ils peuvent le traiter seulement comme un dictateur qui a mené son pays à la ruine. Il est donc important de souligner dans ce domaine que la politique internationale est devenue bien moins complexe qu'elle ne l'était durant la Guerre Froide.

M. Greenfield déplore "la disparition de l'ordre, de l'autorité et des institutions à travers le monde", considérant implicitement que nous sortons d'une période où "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil", et où l'autorité restait incontestée suggestion somme toute étonnante [14]. De même, Hoffmann considère que pendant la Guerre Froide, "les Superpuissances, mues par la crainte d'une guerre nucléaire, avaient élaboré petit à petit des règles et des contraintes pour éviter la confrontation militaire directe" [15]. Ceci est vrai, mais il faut souligner que ces pays finissaient par se trouver impliqués dans des conflits armés indirects, dont certains étaient particulièrement meurtriers. Et dans notre nouveau monde, quelque désordonné et complexe qu'il puisse paraître, *les risques de confrontation militaire, directe ou indirecte, entre l'Est et l'Ouest, se sont tellement réduits qu'il en est devenu absurde de suggérer qu'un code de règles et de contraintes soit nécessaire pour les éviter*, en tout cas tout aussi saugrenu que d'affirmer qu'un tel code est aujourd'hui nécessaire à la prévention d'un conflit entre les Etats-Unis et le Canada.

Nationalisme, eurocentrisme et guerre locale

Les guerres ethniques et nationalistes ne sont certainement pas nouvelles. Comme le faisait remarquer Barry Posen, "le nationalisme n'était pas inexistant au cours de ces quarante-cinq dernières années : il a joué au contraire un rôle clé dans le processus de décolonisation, alimentant à la fois les guerres révolutionnaires ou les guerres interétatiques [16]. Des inquiétudes nouvelles sur le nationalisme en Europe ont vu le jour, mais ceux qui trouvent le monde plus complexe et tumultueux qu'il ne l'était durant la Guerre froide se focalisent en réalité sur le seul continent européen. Or, depuis la fin de la Guerre Civile grecque en 1949, l'Europe n'a plus connu de guerre civile. Ce bilan remarquable est aujourd'hui remis en question par les guerres civiles qui ont éclaté dans l'ancienne Yougoslavie. En plus, le chaos politique et économique, parfois violent, a accompagné la désintégration des empires soviétique et russe en Europe de l'Est et particulièrement en Asie. Ces problèmes sont bien entendu très réels mais il convient de souligner à nouveau la résolution, remarquablement pacifique, des problèmes internationaux les plus cruciaux qui étaient concentrés en Europe. Par ailleurs, il n'est pas du tout évident que la Guerre Froide ait empêché l'éclosion des conflits civils en Europe. *L'"épuration ethnique" n'est pas un phénomène récent*. Pendant des années, les Bulgares par exemple ont poursuivi une politique de persécution systématique vis-à-vis des immigrés turcs. Les combats entre Arméniens et Azéris ont commencé avant la Guerre Froide, alors que conflit yougoslave résulte d'une tentative mal

maîtrisée et incontrôlée de fédérer le pays, *une situation qui aurait pu tout aussi bien se produire pendant la guerre froide* [17].

Parallèlement, si l'Europe de l'après-Guerre Froide subit aujourd'hui plus de conflits armés que durant la Guerre Froide, le reste du monde, lui, connaît moins de guerres qu'auparavant. L'Amérique latine a connu une longue et sanglante série de guerres civiles dont la plupart avaient été inspirées ou du moins exacerbées par la compétition de la Guerre Froide. A la fin de celle-ci, cette zone du monde s'est affranchie de toute guerre civile. Autre exemple encore plus probant, celui de l'Est et du Sud-Est de l'Asie. La Guerre Froide a provoqué ou du moins exacerbé des guerres longues et coûteuses en Corée, en Malaisie, en Thaïlande, en Chine, au Vietnam, et au Cambodge où elle n'a pas seulement mené à la guerre civile mais à une paix qui était bien pire. Des problèmes subsistent dans l'Est asiatique mais cette zone est devenue certainement plus stable, plus pacifique et plus prospère sur le plan économique qu'elle ne l'a été durant la Guerre froide. Par conséquent, *à moins d'adopter une perspective complètement eurocentrique, il est tout simplement inexact d'affirmer que "les conflits entre nations et groupes ethniques prolifèrent" comme l'a formulé Samuel Huntington, ou d'affirmer comme Stanley Kober que de tels conflits sont "en train d'envahir le monde"* [18].

Dans la mesure où le nationalisme ou l'ultranationalisme constituaient l'une des causes principales de la Première et de la Seconde Guerre Mondiale, le souci de le voir réapparaître en Europe est certainement justifié [19]. Mais le nationalisme demeure puissant non seulement en Europe de l'Est mais aussi dans les paisibles pays de l'Europe de l'Ouest. Or, là, les divergences nationales ne s'expriment que rarement par la violence, ou par des menaces de violence même si des visions messianiques à propos des transformations du monde continuent de se refléter dans les perspectives nationalistes [20]. Cependant, ceci ne signifie pas forcément que les Européens de l'Ouest sont moins nationalistes qu'ils ne l'étaient dans les années 1920 ou même 1890. Est-ce que les Britanniques dont une bonne partie ont récriminé à propos du nouveau tunnel sous la Manche, apprécient les Français plus que jadis ? Est-ce que les Italiens se sentent moins Italiens qu'auparavant ? L'émergence de relations économiques plus étroites en Europe peut seulement signifier que ces pays ont enfin compris qu'il y avait un bénéfice à escompter d'une coopération économique mais elles n'impliquent pas que ces Européens s'apprécient plus les uns les autres, ou qu'ils s'identifient davantage aujourd'hui à une nation européenne. La réunification de l'Allemagne représente un triomphe spectaculaire et pacifique du sentiment national : Si le

nationalisme allemand s'était réellement dégradé, on aurait pu s'attendre à ce que la division de l'Allemagne subsiste après le départ des Soviétiques mais on a constaté rapidement qu'une Allemagne de l'Est indépendante n'avait plus guère de sens et les Allemands se sont jetés dans les bras les uns des autres. Le nationalisme peut bien entendu conduire à la guerre et au désastre mais comme le suggère l'expérience de l'Europe de l'Ouest, il n'est pas besoin de le supprimer pour que la paix domine. La France et l'Allemagne aujourd'hui ne s'accordent pas sur tout mais ils n'envisagent plus d'utiliser la guerre ou la menace de la guerre pour résoudre leurs désaccords. Ils ont ainsi modifié l'un des plus importants paradigmes de la première moitié de ce siècle. Il serait particulièrement intéressant de voir si cette attitude peut influencer l'Europe de l'Est au moment où ces pays forment leur destin. La plupart d'entre eux ont parfaitement réussi à éviter la violence au cours de leur libération du joug soviétique ; ceci nous laisse espérer qu'en dépit de la violence nationaliste et malgré le cas Yougoslave, la guerre internationale pourra être évitée dans cette région. Le nationalisme peut en effet aussi être considéré comme une force constructive : si la Pologne parvient à surmonter ses troubles actuels, le nationalisme polonais y aura certainement contribué de manière positive.

De plus, il est possible d'identifier quatre développements importants susceptibles de réduire la fréquence et l'intensité des guerres locales en Europe ou ailleurs. Tout d'abord, la mort du communisme a entraîné dans sa chute bien des mythes romantiques sur la révolution [21]. Au cours des deux derniers siècles, de nombreux experts, philosophes et activistes politiques n'ont pas caché leurs enthousiasmes pour la révolution et ses soi-disants effets salutaires et purificateurs. Plus particulièrement, le communisme a affirmé pendant des décennies que les révolutions réussies et les guerres de libération dans le Tiers Monde entraîneraient un renouveau social, politique et économique. Les désastres qui ont suivi les révolutions soi-disant réussies au Vietnam et ailleurs *ont surtout "purifié" le monde de l'idée selon laquelle la révolution peut avoir le moindre effet purificateur*. Depuis, cette dialectique politique qui avait fait couler tant de litres d'encre et de sang a été heureusement abandonnée.

Deuxièmement, une fois la violence révolutionnaire discréditée aux yeux du monde entier, les réformes démocratiques pacifiques sont parallèlement devenues de plus en plus séduisantes, avec pour résultat que l'idéal démocratique s'est répandu à travers le monde. La démocratie est certes imparfaite mais souvent efficace pour résoudre les conflits locaux de manière pacifique. De plus, et contrairement à ce

que l'on pense généralement, il semblerait que la démocratie soit un processus qui puisse s'instaurer relativement aisément [22].

Troisièmement, bien que peu de guerres locales aient été déclenchées directement par les principaux protagonistes de la Guerre Froide, bon nombre d'entre elles se sont sérieusement aggravées suite à leurs interventions. L'un des arguments principaux de l'idéologie communiste reposait sur l'idée que la violence révolutionnaire était la plupart du temps inévitable et que les Etats communistes se faisaient un devoir de les y aider. Parallèlement, la politique du containment à l'Ouest impliquait que la force soit utilisée pour repousser ces interventions. Les grandes puissances restreignirent ou tentèrent de restreindre leurs petits "clients", mais le plus souvent elles s'y impliquèrent ouvertement. En plus de la Corée, du Viet-nam, de la République Dominicaine, du Liban en 1958, de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Grenade où des troupes américaines, soviétiques et/ou chinoises ont été directement engagées, on peut estimer que la Guerre Froide a exacerbé des conflits violents en Thaïlande, en Birmanie, au Guatemala, au Nicaragua, au Salvador, au Venezuela, à Cuba, en Grèce, au Pérou, en Argentine, en Bolivie, au Cambodge, au Laos, en Angola, en Inde, au Mozambique, au Chili, au Congo, au Brésil, en Ethiopie, en Algérie, en Irak, aux Yémen, en Hongrie, à Zanzibar, en Afrique du Sud, en Guyane, en Indochine française, en Malaisie, en Iran, en Indonésie et aux Philippines. Avec la fin de la Guerre Froide, on peut s'attendre à ce que de telles recrudescences n'aient plus lieu. Dans la mesure où cela signifie moins d'armes étrangères et moins d'aides extérieures aux potentats locaux, ces conflits et leur intensité devraient diminuer. En 1991, les ventes d'armes à ce que l'on appelait encore le Tiers Monde ont chuté d'un tiers par rapport au record atteint en 1986 [23]. En 1993, elles avaient encore diminué de 20 % [24]. Mais l'expérience nous a malheureusement montré que les belligérants n'avaient besoin ni d'encouragements ni d'armes sophistiquées pour s'enrichir et semer le désordre. L'amélioration ne sera donc en aucun cas satisfaisante. Quatrièmement, alors que la coopération était particulièrement difficile à mettre en œuvre durant la guerre froide en raison de la lutte intense qui figeait les positions de l'Est et l'Ouest, ces deux camps ont aujourd'hui de bonnes raisons de coopérer dans la plupart des domaines pour favoriser la paix et la stabilité. Cependant, ils ne coopéreront de manière significative, c'est - à-dire en envoyant conjointement leurs troupes dans des zones à risques, uniquement là où ils considéreront que leurs intérêts sont fortement en jeu. La plupart du temps, ils se contenteront d'encourager des organisations comme les Nations unies à assumer les tâches singulièrement peu séduisantes du maintien et du renforcement

de la paix dans les zones périphériques [25]. Des "gardiens de la paix" perdront la vie, mais si la structure organisationnelle de ces opérations est modifiée pour que ces pertes touchent principalement des volontaires internationaux plus anonymes que des unités nationales facilement identifiables, alors l'impact de politique intérieure en sera plus faible pour chacun des pays concernés.

Le contraste entre d'une part la lancinante routine des conflits à Chypre et en Irlande du Nord et d'autre part la terrible catastrophe bosniaque nous suggère que le patient travail de police internationale mené à Nicosie et à Belfast pendant des années a certainement permis de sauver des milliers de vies humaines [26]. Avec la fin de la compétition issue de la guerre froide, de telles opérations conjointes seront de plus en plus fréquentes dans la mesure où l'Est et l'Ouest se retrouveront du même côté dans la majeure partie des conflits. Ainsi, sur les 26 missions de maintien de la paix entreprises par les Nations unies entre 1945 et 1992, 12 d'entre elles ont débutées après 1988 [27]. Le budget des Nations Unies affecté au maintien de la paix a quadruplé, passant de 700 millions de dollars en 1991 à 2,8 milliards de dollars en 1992 [28]. De plus, avec l'application de sanctions économiques contre l'Iraq en 1990, contre Haïti en 1991 et contre la Serbie en 1992, les grandes nations sont peut être en train d'affûter une nouvelle arme crédible, bon marché et sans doute efficace contre les agresseurs et semeurs de troubles des petits ou moyens Etats. L'application de ces sanctions a en effet clairement montré que le monde pouvait sans peine se passer de la participation économique de ces pays, et dans un contexte d'harmonie relative, elles permettent de leur infliger de sérieux dommages à peu de frais.

[Lire la suite](#)

John MUELLER. University of Rochester. Ce texte a fait l'objet d'une parution dans le Journal of Conflict Resolution 38/3. Nous remercions ce dernier pour l'autorisation de traduction.

[1] . Truman H. S., Public papers of the President of the United States : Harry S. Truman, 1952-1953, Washington DC, United States Government Printing Office, 1966, p. 378.

[2] . Kissinger H. A., American Foreign Policy, New York, Norton, 3rd ed., 1977, p. 304.

[3] . Brzezinski Z., Game plan : A geostrategic framework for the conduct of the U.S.-Soviet contest, Boston, Atlantic Monthly Press, 1986, xiii. Comme l'a observé Paul Kennedy en 1987, « aucun élément de la tradition de l'Etat russe ne nous laisse penser que ce dernier pourrait accepter un jour le déclin impérial de bonne grâce », in *The Rise and Fall of the Great Powers*, New York, Random House, 1987, p.514. Fukuyama considère l'ère Gorbatchev comme une série de sauts vers la droite dans la politique étrangère soviétique et il conclut que « il y a une chose dont nous pouvons être relativement sûrs : il est probable que l'Union Soviétique reste une puissance expansionniste aux intérêts militaires et politiques démesurés dans le Tiers-Monde », in « Patterns of Soviet third world policy », *Problems of Communism*, 36, september-october 1987, p. 13. Pour un point de vue différent, voir Mueller J., *Containment and the Decline of the Soviet Empire : Some Tentative Reflections on the End of the World as We Know It*, paper presented at the National Convention of the international Studies Association, Anaheim, CA, 25-29 march, 1986.

[4] . Cf. Testimony before the Senate Intelligence Committee, 2 february 1993.

[5] . Cf. « No time to disarm », *Wall Street Journal*, 23 august 1993, A10.

[6] . Cf. « Delusions of world order », *New York Review of Book*, 9 april, 1992, p. 37.

[7] . Pour une idée opposée à celle-ci voir, Bettmann O. L., *The good old days : They were terrible !*, New York, Random House, 1974.

[8] . Reeves R., *President Kennedy : Profile of power*, New York, Simon & Schuster, 1993.

[9] . Op. cit.

[10] . Cf. « It's harder now to figure out compelling national interest », *New York Times*, 31 may 1992, E5.

[11] . Cf. « Reinventing the world », *Newsweek*, 20 december 1993, p. 128.

[12] . Cf. Mueller J., *Retreat from doomsday : The obsolescence of major war*, New York, Basic Books, 1989, p. 168-173.

[13] . Samuel Huntington, soutient que le paradigme de la Guerre Froide « a aveuglé les spécialistes et les hommes d'Etat sur les développements majeurs tels que la rupture sino-soviétique », voir « If Not Civilizations, then What ?, Paradigms of the Post-Cold War World, Foreign Affairs, 72, november december 1993, p. 187. Conclusion populaire sur l'ère qui, comme l'a démontré John Gaddis a été substantiellement exagérée, The long peace : Inquiries into the History of the Cold War, New York, Oxford University Press, 1987, chap. 6. Mais ensuite Huntington poursuit en déclarant que « la politique vue de manière globale est devenue trop complexe pour être réduite à deux catégories », Ibidem, p. 187.

[14] . Op. cit.

[15] . Hoffmann S., « Delusions of world order », New York Review of Books, 9 April, 1992, p. 37.

[16] . Posen B. R., « Nationalism, the mass army, and military power, International Security, 18 fall, 1993, p. 80.

[17] . Pour les commentaires critiques de Vaclav Havel sur le « nettoyage ethnique » des allemands et des hongrois par la République Tchèque à la fin de la Seconde Guerre Mondiale voir Obrman J., « Havel Challenge Czech historical taboos, RFE/RL, Research Report, june, 1993, p. 44-51. ; et aussi Bell-Fialkoff A., « A brief history of ethnic cleaning, Foreign Affairs, 72, summer, 1993, p. 110-121.

[18] . Cf. Huntington S., « Why international primacy matters », International Security, 17, spring, 1993, p. 71 ; Kober S., « Revolutions gone bad », Foreign Policy, summer, 1993, p. 82.

[19] . Voir Mearsheimer J. J., « Back to the future : Instability after the Cold War », International Security, 15, fall, 1990, p. 5-56 ; Van Evera S., « Primed for peace : Europe after the Cold War », International security, 15, winter, p. 7-57.

[20] . Howard M., The Lessons of history, New Haven, CT, Yale University Press, 1991, chapitres 2 et 4.

[21] . Par exemple, dans un livre sur le Vietnam qui s'est vu accorder de nombreux prix, le journaliste américaine Frances Fitzgerald se réjouissait à l'avance de ce que des révolutions réussies pourraient apporter à l'Asie du Sud : ' »Quand l'individualisme et la corruption qui

l'accompagne laisseront la voie libre à la communauté révolutionnaire, » anticipait-elle d'un souffle, « la flamme ardente de la révolution nettoiera le lac de la société vietnamienne de la corruption et du désordre laissé par la guerre américaine », *Fire in the lake : The Vietnamese and Americans in Vietnam*, New York, Vintage, 1972, p. 589-90.

[22] . A ce propos voir Mueller J., « Democracy and Ralph's pretty good grocery : Elections, inequality, and the minimal human being », *American Journal of Political Science*, 36, november, 1992. Au début de l'année 1989, Robert Dahl suggérait qu'il serait surprenant que la proportion de pays démocratiques dans le monde « change notablement au cours des vingt prochaines années », *Democracy and its critics*, New Haven, CT, Yale University Press, 1989, p. 264. Auparavant, Dahl avait conclu que « dans le futur comme dans le passé », la démocratie « a plus de chances d'être le fruit d'un lent processus évolutif que d'un rejet révolutionnaire des hégémonies existantes (...) et il est fortement probable que la transformation des régimes hégémoniques en démocraties demeure un processus lent, mesurable en générations », in *Polyarchy*, New Haven, CT, Yale University Press, 1971 p. 45, p. 47. Pour une assertion globalement pessimiste sur les perspectives de la démocratie, voir Huntington S., « Will more countries become democratic ? », *Political Science Quarterly*, 99, summer, 1984. En 1975, Daniel Patrick Moynihan concluait sombrement que : « la démocratie libérale basée sur le modèle américain tend de manière croissante vers la condition de la monarchie au 19ème siècle : une forme de gouvernement particulière, une qui persiste dans des zones particulières ou isolées et peut fonctionner assez bien dans des circonstances particulières mais qui n'a tout simplement pas raison d'être dans le futur. Elle est ce que le monde était et non ce vers quoi il se dirige », in « The American experiment », *Public Interest*, fall, 1975, p. 6. A propos de telles prédictions, voir Muravchik J., *Exporting democracy : Fulfilling America's destiny*, Washington DC, AEI, National Planning Association., 1992, chap. 6.

[23] . Wright R. J. Jr, *Testimony before the Senate Intelligence Committee*, 2 february 1993.

[24] . Schmitt E., « Arms sales to third world, especially by Russians », *drop*, New York Times, 20 July, A2.

[25] . Cf. Urquhart B., « For a UN volunteer military force », *New York Review of Books*, 10 june, 1993, p. 3-4.

[26] . Mais cela tend à être une tâche ingrate dans la mesure où les personnes dont les vies ont été sauvées ne savent pas qui elles sont, et elles sont souvent critiques voir en colère avec leurs sauveurs peu appréciés. La mission en Somalie en 1992-1993 a permis de remettre de l'ordre dans une situation anarchique et mortelle qui générait la famine et qui à ce que l'on rapporte, tuait jusqu'à mille personnes par jour. En l'espace de quelques jours, ce nombre s'est réduit à deux ou trois par jour. Cependant contrairement à la Guerre du Golfe qui avait coûté des vies, cette mission militaire au succès spectaculaire qui avait principalement sauvé un grand nombre de vies ne reçut pas les honneurs de la foule. Les troupes américaines. Cf. Lorch D., « G.I.'s storm the beach to get away from it all », New York Times, 12 march, 1993, A4. William Safire, « Depart with honor », New York Times, 7 october 1993, A29.

[27] . Prial F. J., « U. N. Seeks signal on troop notice », New York Times, 20 July, A2.

[28] . New York Times, 12 décembre 1992, p. 12.

Scénario catastrophe : désordre après la guerre froide. Partie 2

John MUELLER

Changements de définitions

Dans le sillage de la guerre froide, pour susciter et justifier l'inquiétude, les "identificateurs de troubles" ont ingénieusement changé le sens de certains mots-clé. L'un d'eux est "*stabilité*". Durant la Guerre Froide, l'instabilité était clairement associée au risque de guerre nucléaire entre les Etats Unis et l'Union Soviétique. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à ce propos qu'il y a encore quelques années, bien des gens étaient profondément inquiets de voir éclater une telle guerre. Vous vous souvenez de l'épée de Damoclès ? Des deux scorpions dans la bouteille ? De l'horloge du Jugement Dernier sur la couverture du "Bulletin of Atomic Scientists" ? En 1945, le diplomate américain Joseph Grew, réputé pour sa clairvoyance, concluait : "la probabilité d'une guerre avec l'Union Soviétique est aussi certaine que n'importe quoi d'autres dans ce monde" [1]. En 1950, Arnbold J. Toynbee écrivait : "Au cours de l'histoire récente de l'Occident, les guerres se sont succédées avec de plus en plus d'intensité et de rapidité et il semblerait aujourd'hui que la Guerre de 39-45 ne soit pas le point culminant de ce mouvement en crescendo". Parallèlement, Albert Einstein était persuadé qu'"à moins que nous ne soyons capables dans un avenir proche de supprimer la crainte mutuelle d'une agression militaire, nous sommes condamnés". En 1969, le stratège et futurologue Herman Kahn estimait pour sa part : "j'ai la ferme conviction que si nous ne réfléchissons pas sérieusement sur les différentes implications du problème stratégique, nous n'atteindrons pas l'an 2000, et peut-être même pas l'année 1965, sans qu'il ne se produise un cataclysme". C. P. Snow confirmait devant ses auditeurs qu'"à moins de limiter sévèrement les armes nucléaires, il est "certain" qu'au cours des dix prochaines années, au plus tard, certaines de ces bombes nucléaires auront explosées. Le réaliste Hans J. Morgenthau concluait en 1979 que "le monde se dirige de manière inéluctable vers une Troisième Guerre Mondiale - une guerre nucléaire stratégique. Je ne crois pas que l'on puisse faire quoique ce soit pour l'empêcher. Le système international est tout simplement trop instable pour survivre plus longtemps". En 1982, Jonathan Schell proclamait dans un best-seller que "un jour - et il est difficile de croire que ce ne sera pas bientôt- nous devons choisir. Soit nous sombrerons dans le

coma terminal et tout prendra fin, soit, comme je le pense et j'ai confiance en cette idée, nous prendrons conscience du péril que nous courrons (...) et nous nous dresserons pour débarrasser la terre des armes nucléaires". Récemment encore en 1987, des sondages révélèrent qu'un quart de la population américaine considérait la menace de guerre comme l'un des problèmes les plus importants auquel était confronté le pays" [2].

Il reste encore beaucoup d'armes nucléaires sur terre, mais avec la disparition de la Guerre Froide, il est clair que, comme le note Gates, "le danger d'une guerre majeure en Europe ou d'une guerre thermonucléaire globale s'est estompé au point de disparaître". Ainsi, si l'on considère que la stabilité est renforcée à chaque fois que les grandes puissances nucléaires s'éloignent un peu plus d'un conflit potentiel entre elles, alors aujourd'hui le monde baigne certainement dans la stabilité.

Pour les oiseaux de mauvais augure, il existe deux solutions au dilemme posé par cette évolution pourtant souhaitable. La première est de nier allègrement que la menace d'une guerre thermonucléaire était si grande. Ainsi, Karen Elliott House dans le *Wall Street Journal* concluait calmement que "le monde de l'après-Guerre Froide est effectivement moins menaçant si on l'on part du point de vue simpliste selon lequel la confrontation des superpuissances appartient pour le moment au passé". *En suivant son raisonnement, des décennies de traumatismes et de peurs n'ont pas véritablement existé.* La seconde solution possible est de modifier prestement la définition de la stabilité en arguant que les affrontements sanglants et les conflits frontaliers doivent être considérés aujourd'hui comme des signes d'instabilité. *Mais pour être cohérent, il faut reconnaître, comme je l'ai fait auparavant, que la Guerre Froide était selon ce critère très instable* puisque des affrontements sanglants et des conflits frontaliers ont eu lieu partout et dans la mesure où le conflit entre Grandes Puissances était dans la plupart des cas plausibles et le plus souvent bien réel.

D'autres termes se sont vus attribuer de nouvelles définitions : par exemple "*guerre majeure*" et "*conflit global*". Avant 1989, les guerres majeures ou les conflits globaux désignaient des batailles dans lesquelles les grandes nations étaient profondément et directement engagées : le type d'événement qui a caractérisé la Première et la Deuxième Guerre Mondiale. Cependant, l'ancien Président des Etats-Unis Jimmy Carter, dans un discours portant sur la politique étrangère à la Convention Démocratique Nationale en 1992, (un événement

remarquable dans ce genre de réunion), annonçait que se déroulaient 35 "guerres majeures" actuellement dans le monde. Sous le terme de "guerre majeure", il désignait tout conflit au cours duquel au moins 1000 personnes avaient été tuées [3]. Il avait ainsi retenu une définition classique de la guerre mais l'avait rebaptisée "guerre majeure" [4]. Apparemment pour Carter les guerres sont comme les olives californiennes : elles sont toutes au minimum gigantesques. De même, dans une recension dans le New York Times concernant le livre de Michael Howard, publié avant la Guerre du Golfe, Herbert Mitgang qualifiait de prophétique l'observation de M. Howard qui estimait "s'il y a un endroit dans le monde aujourd'hui qui pourrait être à l'origine d'un conflit global c'est le Golfe Persique". Cette affirmation peut être effectivement considérée comme une prophétie si on élève la Guerre du Golfe au rang de conflit global. Mitgang ajoute plutôt de manière confuse qu'"après deux Guerres Mondiales, il est difficile de faire la distinction entre guerres locales et guerre de grande échelle". On aurait pu croire que la distinction restait somme toute aisée, après tout les différences ne sont pas minces. Un autre tour de passe-passe verbal semble avoir été utilisé pour ce que Woolsey appelle "*les armes de destruction massive*". A une certaine époque cette expression était réservée aux seules armes nucléaires mais petit à petit elle a été élargie aux armes chimiques - procédés beaucoup moins efficaces lorsqu'il s'agit de tuer en masse.

Cet exercice de redéfinition permet en outre aux oiseaux de mauvais augure professionnels de résoudre une difficulté supplémentaire liée à la prolifération nucléaire "alarmante" de ces dernières années. Le National Planning Association anticipait "une augmentation rapide du nombre de puissances atomiques ... pour le milieu des années 60". En 1960, Snow prévoyait que "dans les six prochaines années la Chine et plusieurs autres Etats détiendraient un arsenal de bombes nucléaires". Comme le soulignait Stephen Meyer, dès lors qu'ils maîtrisent la capacité technique, il n'y a pas nécessairement urgence à ce que ces pays deviennent des puissances nucléaires. Denis Healey, à cette époque Ministre britannique de la Défense, notait pourtant que "jusqu'ici, aucun pays n'a résisté à la tentation de fabriquer ses propres armes atomiques une fois acquise la technologie pour les construire". Même à cette époque, ce n'était pas exact. Le Canada aurait pu se doter d'armes nucléaires s'il l'avait souhaité et c'est plutôt cette voie canadienne qui semble avoir été la plus fréquemment choisie. En fait, une des plus intéressantes évolutions dans le monde de l'après-guerre est clairement la lenteur du processus de prolifération des armes nucléaires. Par ailleurs, de nombreux pays comme le Brésil, l'Argentine, la Corée du Sud, Taiwan, ont suspendu

ou renoncé à leurs programmes nucléaires. Sans doute l'hostilité des puissances nucléaires y a joué un rôle non négligeable. Mais cela semble dû aussi au fait que bon nombre de pays potentiellement nucléaires ont renoncé à accorder quelque intérêt à ces armes coûteuses. Le Japon et l'Allemagne jouissent d'un grand statut dans le monde bien qu'ils ne soient pas détenteurs d'armes nucléaires. Accorderait-on plus de crédit à la Grande Bretagne ou à la France si ces derniers possédaient une batterie de 50 000 armes nucléaires, leur accorderait-on moins d'attention s'ils n'en avaient aucune ? Les armes nucléaires détenues par Israël n'ont pas dissuadé les Arabes de l'attaquer en 1973 et celles de la Grande Bretagne n'ont pas permis d'empêcher l'invasion des Falklands par l'Argentine en 1982. Et des dizaines de milliers d'armes nucléaires aux mains des forces alliées n'ont pas convaincu Saddam Hussein de retirer ses forces du Koweït en 1990. *Ainsi, la prolifération nucléaire a été désempérement lente si l'on se place du point de vue des plus pessimistes.* Certes, si on élargit le champ de la prolifération en y incluant d'autres armes et en affirmant qu'elles sont identiques aux armes nucléaires, alors *on trouvera forcément toujours matière à s'inquiéter.* Woolsey et bien d'autres peuvent bien s'inquiéter tout spécialement de la prolifération des missiles balistiques, mais comme l'a souligné Thomas Mac Naugher, cette préoccupation est déplacée, les missiles sont en effet des armes coûteuses, peu fiables et elles ne rivalisent pas avec la force aérienne dès lors qu'il s'agit de délivrer des armes chimiques et conventionnelles [5]. Bien sûr, il peut être intelligent d'encourager ces pays à gaspiller leur argent dans ce type de système d'armes plutôt que de les voir acheter des avions moins coûteux et beaucoup plus efficaces.

Des critères toujours plus exigeants

La légende qui accompagnait l'exposition d'un vieil aspirateur au Musée strong de Rochester à New York illustre bien ce phénomène de réévaluation des critères d'appréciation. On pouvait y lire : "Les inventions techniques qui ont permis d'économiser de la main d'œuvre telles que cet aspirateur ont aidé les classes moyennes à satisfaire leur désir de propreté domestique". Cet aspirateur représentait très certainement un réel progrès cependant la légende poursuivait : "Chaque nouvelle technique porte en elle de nouvelles exigences et l'idéal de la propreté reste toujours aussi difficile à atteindre". Ainsi, rien ne va jamais mieux ! Stanley Hoffman nous suggère par exemple qu'"une politique d'ordre mondial nécessiterait que les nombreuses sources de troubles mondiaux ou régionaux soient abordées d'une manière telle qu'elle puisse minimiser les conflits violents entre pays,

réduire l'injustice entre et à l'intérieur des pays et empêcher les violations graves des droits fondamentaux en leur sein" [6]. Mais comme le notent Max Singer et Aaron Wildavsky, Hoffmann s'appuie sur une conception extrêmement restrictive de l'ordre selon "des critères jamais atteints dans l'histoire de l'humanité". Cette conception aboutit inévitablement à la conclusion logique selon laquelle les obstacles à une telle politique demeurent énormes", ce qui est effectivement un doux euphémisme [7]. De même, Gates défend le point de vue selon lequel nous vivons aujourd'hui dans un monde "où l'instabilité, les turbulences et la violence se sont généralisées et dans lequel personne ne peut plus prévoir le cours des événements". Cela signifie que le critère de l'ordre choisi est proche de la perfection, puisque pour l'atteindre il faut dans ce cas que l'instabilité, les turbulences et la violence soient réduites à néant et la prédiction parfaite. Parallèlement, Zbigniew Brzezinski publia un livre alarmiste dans lequel il affirmait que "les bouleversements du monde ne sont plus maîtrisés", avouant implicitement qu'il fut un temps où ils étaient bien contrôlés. Huntington quant à lui estime que "quelque soit le côté vers lequel on se tourne, il n'y a que des désaccords", *formulation suffisamment vague pour avoir toujours été et qui sera toujours vraie*. Le Ministre des Affaires Etrangères norvégien Johan Jorgen Holst observait que "la notion d'un danger clairement identifié et actuel a été remplacée par un ensemble vague de risques et de dangers" [8]. Mais les conflits, les troubles, sans parler des risques et des dangers diffus sont inévitables parce qu'il est impossible que tout le monde défende les mêmes intérêts. Souhaiter leur éradication est parfaitement absurde. Les commentateurs appliquent régulièrement ce type de raisonnement dans leurs analyses sur les pays récemment devenus démocratiques. Ils y déplorent la corruption qui a accompagné le développement du capitalisme dans les anciens pays communistes, oubliant allègrement que le système communiste était totalement corrompu, que la corruption est un phénomène florissant dans des pays développés comme le Japon. Ou alors ils se plaignent de l'incapacité de certains pays fraîchement démocratiques à remettre de l'ordre, tout en passant sous silence le fait que dans la campagne présidentielle américaine on n'a pas arrêté de se plaindre et de se lamenter sur les blocages institutionnels qui font pourtant l'essence même de la démocratie américaine.

Exagérer l'importance des problèmes mineurs.

Finalement, lorsque les problèmes majeurs (appelés « dragons ») dans la taxinomie de Woolsey) disparaissent, les problèmes mineurs (« serpents ») peuvent se voir accorder une plus grande importance.

Woolsey a identifié d'une manière qui l'arrange les serpents qui sèment le désordre dans notre nouveau monde : »la prolifération d'armes de destruction massive et les missiles balistiques qui les transportent, les haines ethniques et nationalistes susceptibles de se propager à travers le monde, le trafic international de drogue, le terrorisme, les dangers qu'impliquent la dépendance de l'Ouest à l'égard du pétrole du Moyen-Orient et enfin les nouveaux défis économiques et environnementaux. » Mais il se trouve qu'aucun des serpents venimeux de Woolsey n'est nouveau et que certains d'entre eux sont en réalité un sujet de préoccupation moins urgent qu'ils ne l'étaient durant la Guerre Froide.

Comme nous l'avons dit plus haut, les guerres issues des haines ethniques et nationales ne sont ni un phénomène récent ni plus fréquent qu'auparavant. La prolifération nucléaire n'est plus non plus un problème nouveau - en fait il se pourrait même qu'elle représente une difficulté bien moins épineuse qu'en 1960 lorsque John Kennedy ne cessait de faire répéter avec inquiétude qu'il se pourrait que 10, 15 ou 20 nations atteignent la capacité nucléaire d'ici à 1964 (Kraus 1962, 394). Le trafic de la drogue internationale sévit aussi depuis un certain temps alors que la dépendance des pays de l'Ouest à l'égard du pétrole moyen-oriental a été un sujet de préoccupation reconnu depuis au moins 1973.

L'impact du terrorisme international résidait davantage dans l'hystérie exagérée qu'il générerait que dans ses effets physiques réels. Il y a eu moins d'américains tués par des terroristes que par la foudre au cours de la dernière décennie. Ainsi, malgré une recrudescence en 1991 à l'époque de la Guerre du Golfe, le terrorisme s'est constamment réduit à partir des derniers jours de la Guerre Froide, notamment grâce au renforcement des mesures de prévention et à un meilleur travail de police internationale. Peu de personnes veulent se souvenir de la fréquence et de la mode des détournements d'avions et encore moins nombreux sont ceux qui se souviennent de la très vive inquiétude suscitée durant la Guerre Froide par les Brigades Rouges en Italie, par la bande Baader-Meinhoff en Allemagne, par les Gardes Rouges au Japon et par le Front de Libération Symbionaise aux Etats-Unis [9]. Cependant, malgré tout cela, Gates prévoit avec assurance que « la courbe du terrorisme va croître de manière constante. »

Les défis économiques et environnementaux ne sont guère récents non plus mais on sonne malgré tout le toccin. *Certains ont cru décelé un dangereux ennemi là-bas sur le front économique : le Japon insidieusement pacifique.* Ceux qui se réclament de l'école « Alerte ! Le

Japon achète Pearl Harbour ! » [10] comme Huntington affirment que nous ne devons plus craindre la « vulnérabilité des missiles » mais « la vulnérabilité semi-conductrice ». Il nous prévient le plus sérieusement du monde que « l'économie est la continuation de la guerre par d'autres moyens ». Il affirme ainsi que la question est aujourd'hui de savoir si les Etats-Unis seront capables de relever le défi économique lancé par le Japon avec autant de succès qu'ils ne l'ont fait sur un plan politique et militaire avec l'Union Soviétique [11]. Si ce n'est pas le cas, les Etats-Unis perdront irrémédiablement leur suprématie dans une arène de pouvoir cruciale ». Selon lui, il faut tirer la sonnette d'alarme parce que le Japon est devenu le plus grand fournisseur d'aide étrangère et parcequ'il a été jusqu'à subventionner des chaires à Harvard et au Massachussets Institute of Technology [12].

Vers le milieu de l'année 1993, l'économie japonaise a cependant sombré dans la dépression tandis que l'économie américaine commençait à bien se porter. Huntington, toujours le plus souple et le plus inventif des oiseaux de mauvais augure se mit alors à faire des extrapolations à partir de la guerre civile en Bosnie et proclama qu' en fait « la cause fondamentale des conflit » ne sera donc pas principalement »idéologique ou économique mais plutôt, que les grandes divisions de l'humanité et la principale source de leur conflit seront culturelles » [13]. Il y aurait environ sept ou huit civilisations principales dans le monde et ces civilisations sont destinées à s'affronter globalement surtout à leurs confins » [14]. Que la civilisation occidentale ait soutenu à l'origine la création d'un état en Bosnie qui sera dominé par la civilisation islamique trouble si peu Huntington qu'il ignore la question [15], occupé qu'il est à nous convaincre que les idéaux occidentaux de « libéralisme, de constitutionnalisme, de Droits de l'Homme, d'égalité, de liberté, d'état de droit, de démocratie, d'économie de marchés » trouvent peu d'écho dans des endroits tels que le Japon qui a, que je sache, un état de droit, libéral, scrupuleux des lois, démocratique, constitutionnel et capitaliste [16].

Il existe encore d'autres problèmes. Dans son best-seller pessimiste de 1993 « Préparer le Vingt-et-unième Siècle », l'historien Paul Kennedy s'ingénie à nous inquiéter par défaut sur la pollution, l'immigration et la robotique. Il est assez intéressant de noter que la guerre, préoccupation centrale de son best-seller de 1987, a apparemment disparu du champ de ses préoccupations : le mot « guerre » n'apparaît même pas dans l'index de son dernier livre.

Bien entendu, il est toujours possible de trouver des sujets de préoccupation nationale. Brzezinski voit des troubles partout et rejette pêle mêle la responsabilité sur la richesse matérielle, sur le laisser-aller et sur l'éternel blitzkrieg médiatique de la télévision. Autre possibilité ; nous pouvons redécouvrir les problèmes de haine raciale comme s'ils n'avaient jamais existé. Nous pouvons aussi geindre sur les problèmes économiques liés à l'allongement de la durée de vie et l'amélioration des soins médicaux, ou alors nous ronger les sangs sur la question de savoir s'il est devenu nécessaire d'augmenter les taxes sur l'essence ou s'il faut revoir la réglementation de la télévision par câble [17].

On pourra même déplore le fait que « les américains sont dépassés, voire paralysés » par tous les choix auxquels ils sont confrontés sur le marché. Ainsi, David Goslin nous affirme que « en tant que sociologue, nous savons que plus il y a de choix, plus les gens tendent à devenir anxieux » ; Todd Gitlin fait observer que « si vous vous trouvez face à une infinité de choix, les gens sont réduits à la passivité » et le futurologue Alvin Toffler s'inquiète du « surchoix - où les avantages de la diversité et de l'individualisation sont annulées par la complexité du processus de décision de l'acheteur » [18]. Il est clair en effet que si Hamlet faisait face à une seule alternative et qu'il s'en trouvait torturé pendant les cinq actes de la pièce, alors effectivement nous pouvons considérer que notre situation est vraiment pire aujourd'hui. Cette anecdote semble être une version revisitée du casse tête aristotélien classique connu sous le nom de l'« âne de Burridan » dans lequel l'animal est placé à égale distance de deux bottes de foin et meurt finalement de faim à cause de son interminable indécision. Il semble n'y avoir aucune preuve de l'existence d'un âne ayant subi une telle agonie mais plus sérieusement ce type de problème devrait d'urgence nécessiter un programme complet de recherche [19].

Ainsi, misanthropes et vieux grincheux peuvent se féliciter mutuellement. Même dans un état de paix notoire, il y aura toujours matière à se plaindre et à s'inquiéter : le scénario catastrophe sera toujours le plus facile à écrire. Puisque l'éventualité d'une catastrophe thermonucléaire globale (sans doute une guerre tellement dingue sur l'échelle de Carter) a diminué à tel point que plus personne ne s'en soucie, il y aura toujours quelqu'un pour attirer notre attention sur des ennemis plus nébuleux : le trouble, le chaos, l'incertitude, l'imprévisible, l'instabilité ou les risques et les dangers diffus. Ce genre d'ennemis - comme l'économie, la civilisation et le choix- seront assurément toujours avec nous.

Michael Howard fait observer que « chaque nouvelle génération se présente avec de nouveaux problèmes et des nouveaux défis » [20]. C'est certainement vrai mais pourrions nous aussi faire une petite pause pour fêter l'éradication de la variole ou le déclin de la menace d'une guerre thermonucléaire globale et suggérer qu'un monde débarrassé de ces fléaux est tout compte fait meilleur. Au bout du compte, il apparait clairement que si jamais nous entrons un jour dans l'âge d'Or dont parlait Truman, on ne le remarquera jamais. « Status quo » comme l'aurait dit Ronald Reagan, est l'expression latine pour « le désordre dans lequel nous nous trouvons. »

[Retour au début](#)

[1] . cité par Gaddis, op. cit., 218n.

[2] . Mueller J., Policy and opinion in the Gulf War, Chicago, University of Chicago Press, 1994, registre 45.

[3] . MacNeil / Lehrer NewsHour, 15 février 1993.

[4] . Singer J. D., Small M., The wages of war. 1816-1965 : a Statistical handbook, New York, Wiley, 1972, p. 49.

[5] . Mac Naugher T. L., « Ballistic missile and chemical weapons : The legacy of the Iran-Iraq war », International Security, 15, fall, 1990, p. 32-33.

[6] . Hoffmann S., op. cit., p. 38.

[7] . Hoffmann S., op. cit., p. 191.

[8] . Holst J. J., « European and Atlantic security in a period of ambiguity », The World Today, December, 218-21.

[9] . Sur le travail couronné de succès des polices espagnoles et françaises contre les terroristes basques, voir le New York Times, 11 mars 1993, A 5.

[10] . Le concept de « guerre économique » en arrive presque à être oxymoronique. Ce concept pourrait parfois avoir du sens (comme lorsque le monde s'est associé contre l'Irak en 1991), mais la guerre représente en substance une somme égale à zéro (ou négative),

tandis que l'échange économique, bien que pas nécessairement juste ou équilibré, donne généralement une somme positive par le gain des deux parties. Voir Jervis R., ' »International primacy : Is the worth the candle ? », *International security*, 17, spring, 1993, p. 52-67.

[11] . Samuel Huntington, *op. cit.*, p. 16.

[12] . Huntington S. P., « Why international primacy matters », *International security*, 17, spring, p. 77-80.

[13] . Huntington S. P., « The Clash of Civilization », *Foreign Affairs*, n° 72, summer, 1993, p. 22.

[14] . *Op. cit.*, p. 25. Huntington affirme d'autre part que « les guerres se produisent les plus fréquemment entre sociétés avec de hauts niveaux d'interaction » (« if not civilizations, then what ?..*op. cit.*, p. 192. Des ruptures aussi violentes aussi violentes sont probablement encore plus susceptibles de se produire à l'intérieur des civilisations.

[15] . *Op. cit.*, p. 37-38.

[16] . Huntington défie ses (nombreux) détracteurs de proposer « une meilleure explication de ce qui passe dans le monde » (« If not civilization... », *op. cit.*, p. 194). L'observation de Thomas Friedman s'impose d'elle même. Selon lui le monde est en train de se diviser deux avec d'un côté les Etats enthousiastes, tels que le Japon, qui fabrique sans efforts de superbes produits comme l'automobile Lexus, et de l'autre les Etats réticents, comme la Serbie qui se dispute sur la question de savoir à qui appartient tel cerisier. Bien que les constructeurs de Lexus dans le monde soit désireux de consacrer de l'argent et un petit nombre de vies pour aider les combattants des cerisiers à résoudre leurs disputes, ils sont surtout déterminer, face à l'échec d'une résolution cohérente de ces conflits, à contenir et isoler ces derniers tandis qu'ils continuent de poursuivre leur objectif premier : s'enrichir toujours plus. Voir également Rosecrance R., *The rise of the trading state : Conquest and commerce in the modern world*, New York, Basic Books, 1986.

[17] . En 1993, il a été annoncé que l'espérance de vie, à la naissance, des américains, avait augmenté pour atteindre le chiffre record de 75 ans 1/2. Cette information était si peu importante que le New York Times avait simplement reproduit un article de l'Associated Press sur ce sujet et l'avait enterré à la treizième page de son numéro du 1er septembre.

[18] . Cité par Williams L., « Free Choice : When too much is too much », New York Times, 14 February, 1990.

[19] . Cependant, le problème peut se résoudre de lui même dans une zone. Si les clients des supermarchés étaient paralysés par une indécision anxieuse devant des Corn Flakes, par exemple, ils bloqueraient les allées. Cela réduirait les bénéfices du propriétaire du magasin qui serait alors logiquement forcé d'agrandir les allées ce qui en retour réduirait l'anxiété du choix auquel était confronté auparavant le client.

[20] . Op. cit., p. 5.